

Éric Brian, *La mesure de l'État — Administrateurs et géomètres au XVIIIe siècle*

Alain Guéry

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Guéry Alain. Éric Brian, *La mesure de l'État — Administrateurs et géomètres au XVIIIe siècle*. In: Histoire & Mesure, 1997 volume 12 - n°3-4. Penser et mesurer la structure. pp. 387-390;

[https://www.persee.fr/doc/hism\\_0982-1783\\_1997\\_num\\_12\\_3\\_1748](https://www.persee.fr/doc/hism_0982-1783_1997_num_12_3_1748)

---

Fichier pdf généré le 28/03/2019

## Comptes rendus

Éric BRIAN, *La mesure de l'État – Administrateurs et géomètres au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Albin Michel, 1994, 462 p.

Le projet d'Éric Brian, dans ce livre, est de combiner deux histoires, jusqu'alors menées en parallèle, par des spécialistes qui se connaissent peu et se fréquentent peu : l'histoire des mathématiques et l'histoire des dénombrements administratifs. Il choisit pour cette tentative un moment de rencontre particulièrement bouleversant de l'histoire des sciences avec celle des administrations, la période de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, qui débouche sur la Révolution, et il sélectionne le cas majeur permettant d'illustrer cette rencontre : la mesure de la population du royaume. Il faut donc entendre le titre : *La mesure de l'État*, dans un sens qui n'est pas celui d'une mesure de l'appareil, du poids ou des fonctions de l'État mais dans celui d'une implication de l'État dans la mesure même de ce qu'il administre, à commencer par la population.

Pour l'étude de cette mesure *par* l'État de la population du royaume, Éric Brian part de la figure emblématique de Condorcet. Le sous-titre du livre lui aussi est trompeur, il conviendrait de l'inverser : dans l'organisation du livre, les géomètres précèdent les administrateurs, tant dans le déroulement du récit que dans l'importance de leur rôle dans le retour d'une mesure de la population comme préoccupation d'État. Le livre s'ouvre d'ailleurs sur une question formulée dans le même sens : comment la transformation des activités scientifiques, dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, accompagne-t-elle une politique administrative nouvelle ? Cette question a pour corollaire celle de la légitimité d'ordre scientifique apportée à cette politique administrative, ne serait-ce que par le biais de la reformulation de ses buts et de sa thématique.

Cheminer avec Brian dans cette histoire savante suppose un bagage mathématique minimal certes, mais minimal pour l'historien des sciences qu'il est. Cette remarque ne devrait pas trop restreindre le nombre des lecteurs du livre, car les exemples, documents d'époque reproduits à l'appui, sont toujours choisis avec discernement et prennent leur juste place dans la démonstration historique qui s'y trouve menée. De plus, Éric Brian justifie sa démarche et l'explique au fur et à mesure qu'il avance, en partant d'une étude des

pratiques et des savoir-faire scientifiques, ici plus particulièrement des mathématiques. Condorcet en est assez logiquement le héros, son parcours s'inscrivant parfaitement dans la rencontre des mondes savants et administratifs de l'Ancien Régime finissant...

Condorcet, dans la première partie du texte qui occupe presque la moitié du livre, est moins l'introducteur de la méthode analytique dans les sciences morales et politiques que le géomètre passionné dont nous suivons pas à pas l'évolution mathématique, depuis ses positions sur l'analyse et son démarquage de celles de d'Alembert sur le même sujet jusqu'à son intérêt pour le calcul des probabilités à partir de 1772. Dans cette partie, la figure tutélaire du héros reste d'Alembert. Turgot n'est pas encore là, qui va engager Condorcet dans l'action politique tandis que ce dernier l'assistera aux affaires. L'itinéraire intellectuel détaillé de Condorcet est décrit avec soin, selon les canons d'une histoire des sciences qui ne néglige aucun aspect susceptible d'en rendre compte : dès l'introduction, Éric Brian a pris position sur ce point. Dans le débat sur le renouvellement de l'histoire des sciences, et plus particulièrement sur la place que doivent y occuper désormais les sciences sociales, il conserve la priorité à l'analyse génétique des catégories de l'entendement dans le domaine des sciences, et en particulier des sciences sociales.

On comprend dès lors pourquoi Condorcet, porte-drapeau de l'élaboration du calcul analytique des probabilités, occupe une telle place dans l'ouvrage. Si une telle élaboration n'est pas une condition suffisante pour de nouvelles – dans tous les sens du mot – mesures de la population, elle est néanmoins la condition nécessaire et première, dont l'histoire doit donc venir en tête. L'État et son administration sont donc seconds, mais bien sûr non secondaires, même si la seconde partie du livre qui envisage « la police des nombres », dans laquelle il intervient, est plus mesurée (une cinquantaine de pages). Éric Brian y retrace d'abord le cheminement de la pratique du dénombrement, à partir de son initiateur : Vauban, qui retrouve l'antique idée qui y préside en lui donnant une règle nouvelle, que ses successeurs respecteront. Ceux des historiens qui ont connu la grande époque de la démographie historique à ses débuts liront, avec nostalgie peut-être, le résumé que donne l'auteur des étapes qui mènent du génial maréchal à l'enquête de l'abbé Terray, en passant par les compilateurs : Saugrain, Doisy, puis les arithméticiens politiques : Expilly, Messance, Moheau, qui tirèrent, les premiers, leurs dénombrements des registres paroissiaux sur lesquels nombre d'entre eux ont passé une partie de leur studieuse jeunesse !

L'intégration de critères savants dans l'élaboration des dénombrements administratifs n'est pas une idée neuve quand elle rencontre les activités des géomètres de l'Académie. Éric Brian s'interroge donc sur une telle rencontre, puisque les travaux de ces académiciens relèvent d'une autre filiation, qu'il reprend à son tour à travers l'évolution typologique des travaux académiques sur une même période d'un siècle. En fait, cette rencontre est organisée par un coup de force au sein de l'Académie, où l'on retrouve Condorcet, flanqué de Laplace et du moins connu Du Séjour, auteurs d'un rapport baptisé : « Essai pour connaître la population du Royaume » qui n'avait d'autre but, et d'autre mérite, que d'obliger à une telle rencontre. C'est d'une toute autre manière que Condorcet rencontre Turgot, dans le salon de Julie de Lespinasse, où il apprend aussi que pour important qu'il soit, il n'y a pas que le calcul intégral dans la vie. À partir de cette double rencontre, Éric Brian ramène Condorcet à l'Académie jusqu'au moment capital de la lecture de son « Mémoire sur le calcul des probabilités » en août 1784 ; capital, il y insiste, comme ébauche d'une théorie analytique du calcul des probabilités, mais capital aussi par le choix du domaine d'application des règles qu'il énonce : « Sur l'évaluation des droits éventuels », question administrative et politique s'il en est. Il ne s'agit ni plus ni moins que des droits qui comportent des incertitudes pour l'avenir : rentes d'État, privilèges exclusifs, droits féodaux sont ainsi passés en revue ! (ou Condorcet, rencontrant son avenir !).

Condorcet ouvre donc, avec ce mémoire, une série de travaux qui ne restent pas dans l'abstraction théorique mais débouchent sur des applications pratiques. Connaître la population du royaume, de ce point de vue en est une, parmi d'autres. Mais la nouveauté réside dans l'application des découvertes mathématiques des Académiciens aux données de l'enquête Terray. Deparcieux avait déjà fait connaître, en 1746, par ses tables de mortalité, elles-mêmes fruits de sa critique des travaux anglais et hollandais, l'importance de la variabilité démographique – en employant notre vocabulaire – d'une population. Forts de leurs outils nouveaux, les académiciens multiplient les approches démographiques, allant du rapport des deux sexes au multiplicateur des naissances, de la répartition de la population dans le royaume à l'élaboration d'un chiffre *calculé* pour estimer la population du royaume. Un échange fait contraste entre la première et la seconde moitié du siècle : à l'intégration de questions administratives aux recherches des savants succèdent des développements mathématiques dûs à cette intégration.

Éric Brian termine son livre par l'étude de l'avenir de l'histoire de cette rencontre scientifique et administrative des années 1770 et 1780 à partir de deux cas d'espèce : celui de Condorcet, jusqu'à sa fin, et celui du prix de statistique créé en 1817 dans la classe de l'Institut retrouvant le titre d'Académie royale des sciences. Le second est relié au premier par un renouvellement des institutions et des catégories mentales indispensables tant aux scientifiques qu'aux activités d'administration. Auparavant, le terrain est préparé par un profond renouvellement de la division sociale du travail entre savants et commis de l'État, dont l'Académie des sciences fut le laboratoire.

Toute la difficulté – et tout l'intérêt – du livre d'Éric Brian réside dans le rapprochement entre deux secteurs de l'histoire qui se sont développés en s'ignorant : l'histoire des sciences et l'histoire de l'État. Difficulté qu'il retourne en avantage en centrant son propos sur la question de la population. Mais dans l'examen de ce problème, le choix est clairement établi : nous restons, au côté de Condorcet, dans le sillage des Académiciens et de leurs théories et expériences. L'Académie relève de l'État, certes, mais n'est pas, loin de là, le tout de l'État, ni même son outil de prédilection. Qu'elle le devienne sur tel ou tel problème n'est pas sans importance, au contraire, et le livre offre là-dessus une piste capitale, non seulement pour l'histoire des sciences mais pour celle de l'État... Deux questions la résument : qu'invente l'État en usant de ce qui devient au siècle suivant, d'un mot révélateur, la statistique ? Et comment se réinvente-t-il ce faisant ? On ne reprochera pas à Éric Brian de plus et mieux répondre à la première qu'à la seconde. Historien des sciences, il a clairement identifié un cheminement qui *ouvr*ait la science sur un monde qui lui était jusqu'alors étranger et dont l'État est partie prenante. Que cette ouverture se fasse principalement sur les comptes de la puissance d'État telle qu'on l'envisage alors, n'est pas indifférent, ni du seul ordre de la spéculation spécifique.

**Alain GUÉRY**

*Il y a 200 ans Lavoisier.* Actes du Colloque organisé à l'occasion du bicentenaire de la mort d'Antoine-Laurent Lavoisier, le 8 mai 1794, éd. C. Demeulenaere-Douyère, sous le patronage de l'Académie des Sciences et de l'Académie d'agriculture de France, Paris-Blois 3-6 mai 1994. Londres-Paris-New York, Technique & Documentation – Lavoisier 1995, 340 p.

Même considérées avec un œil critique, les commémorations sont, parfois, à tout prendre bénéfiques. N'offrent-elles pas un